DE BRIC et DE BROC

texte et dessin

DAMIEN

© Éditions , 2005

Photo + graphisme (sauf p. 4, 5 et 14) : Damien Roudeau

Ce carnet a été réalisé grâce au soutien du Conseil Général d'Eure-et-Loire.
L'auteur remercie son président, Mr Albéric de Montgolfier.

Dessins et biffins

De Bric et de broc nous invite au partage avec des petites gens du bout de la vie qui vont et qui viennent en tachant de construire une existence digne et pleine de sens.

Ces dessins sur le vif sont les chroniques d'un monde confinant la misère, mais qui n'est pas à proprement parler la misère puisque les habitants sont libres et autonomes. Ils racontent leur quotidien et nous rendent complices, jamais voyeurs, d'une société certes un peu différente, comme visiteurs chaleureux de l'autre côté de notre modernité. Leurs activités faites d'échanges, de récupérations, de trocs et de débrouillardises sont celles de bâtisseurs, dans un décor de greniers, de petits chantiers, d'entreprises méconnues, mais efficaces et émouvantes.

Le parti pris du dessin -talentueux et vigoureux- relate mieux que la photographie une ambiance rurale, à l'ancienne, pleine de bonhommie, car il permet de décrire par petites touches une ambiance et un rythme. Le dessin attire l'attention sur la vie en mouvement, esquisse les détails qui ont retenu l'intérêt de l'artiste, et renvoie aux schémas populaires de la bande dessinée et de l'illustration. Ce sont des souvenirs d'enfance et des nostalgies du monde passé, qui par la grâce du dessinateur façonnent le monde et le rythme de ces morceaux d'existence. On vit la vie de ces compagnons bâtisseurs, vendeurs et chiffonniers en s'attachant aux portraits.

Sur les faces de ces personnages, la vie a laissé des empreintes de souffrance et des échecs inscrits dans ces rides, ces gestes et attitudes. Et même si Damien Roudeau est portraitiste, on sent qu'il a adhéré à ces labeurs du quotidien et qu'il leur a trouvé une certaine grandeur... la peine des jours pourrait-on dire.

J'ai rencontré l'association des Compagnons du Partage lorsque j'étais Secrétaire d'État et j'ai trouvé poignant et structurant ce mode de vie dicté par un "contrat", qui n'est pas très contraignant mais qui borne, si l'on peut le dire ainsi, les limites de la liberté de ce groupe. C'est plus un pacte qu'un contrat d'ailleurs, une entente pour ne pas altérer la connivence de vie de la communauté. Et bien sûr à travers ces dessins j'ai retrouvé l'ambiance de cette existence au bord du monde et de son absurde modernité, celle qui, sous couvert de développement, broie les êtres et leur destin.

Damien montre bien que ces hommes sont libres et acquièrent leur responsabilité d'"être social". Son dessin est comme un roman, il crée ou plutôt recrée un monde. Et l'on y retrouve l'émerveillement de l'enfant devant les trésors du grenier, tandis qu'il feuillette sous les combles les illustrés d'aventure.

Dr Xavier Emmauelli

Et advienne que pourra
Avant la résurrection
On f'ra des embardées
Ô compadre
Encerclés d'horizon
Ô compagnons
On rira pour de bon
Ô compagnons
Avec Ti Jean et les autres
Ô compagnons
Bien au-dessus du pont

"Ô compagnons", Raphaël Haroche, mai 2002.

lundi 9 mars 2003_

Lucé, banlieue de Chartres.
Zône d'activité des Malbrosses.

Troisième fois que je traverse la voie ferrée désaffectée qui sépare la cité du *no man's land* industriel. Dans le dédale d'entrepôts et d'usines rôdent des mâchoires menaçantes : tractopelles, *manitous* et autres minotaures motorisés. D'un coup de dents la ferraille est arrachée au sol. Tonnes digérées par d'insatiables estomacs à compression hydraulique. Assourdissant fracas digestif. Il réveille la douleur diffuse de mes propres tripes, nouées par l'appréhension de me jeter dans la gueule du monstre.

"Un témoignage de l'intérieur" disait la voix au téléphone, "pour fêter les 25 ans de la communauté". Dynamique, assurée, une voix de présidente. À force de tourner en rond, je finis par gamberger. Des communautés Emmaüs, je ne connais que ce que les gens en disent : stockage d'objets usagés et casernement de gueules cassées. Une microsociété de la dernière chance, quoi. Et le décor environnant n'est pas pour contredire mes fantasmes. Derrière les hangars gris d'autres hangars gris. Cette fois je suis vraiment paumé. Les rares humains allongent le pas lorsqu'on s'avise de ralentir à leur hauteur. Un facteur débonnaire finit par me prendre en pitié : "Les Compagnons du Partage? Vous y allez pour la vente vous aussi? En face des pompes funèbres, vous avez le garage qui s'occupe des pare-brises. C'est après, au fond de l'impasse, à côté de l'usine de traitement des déchets."

Tout un programme...

Rue de la Motte

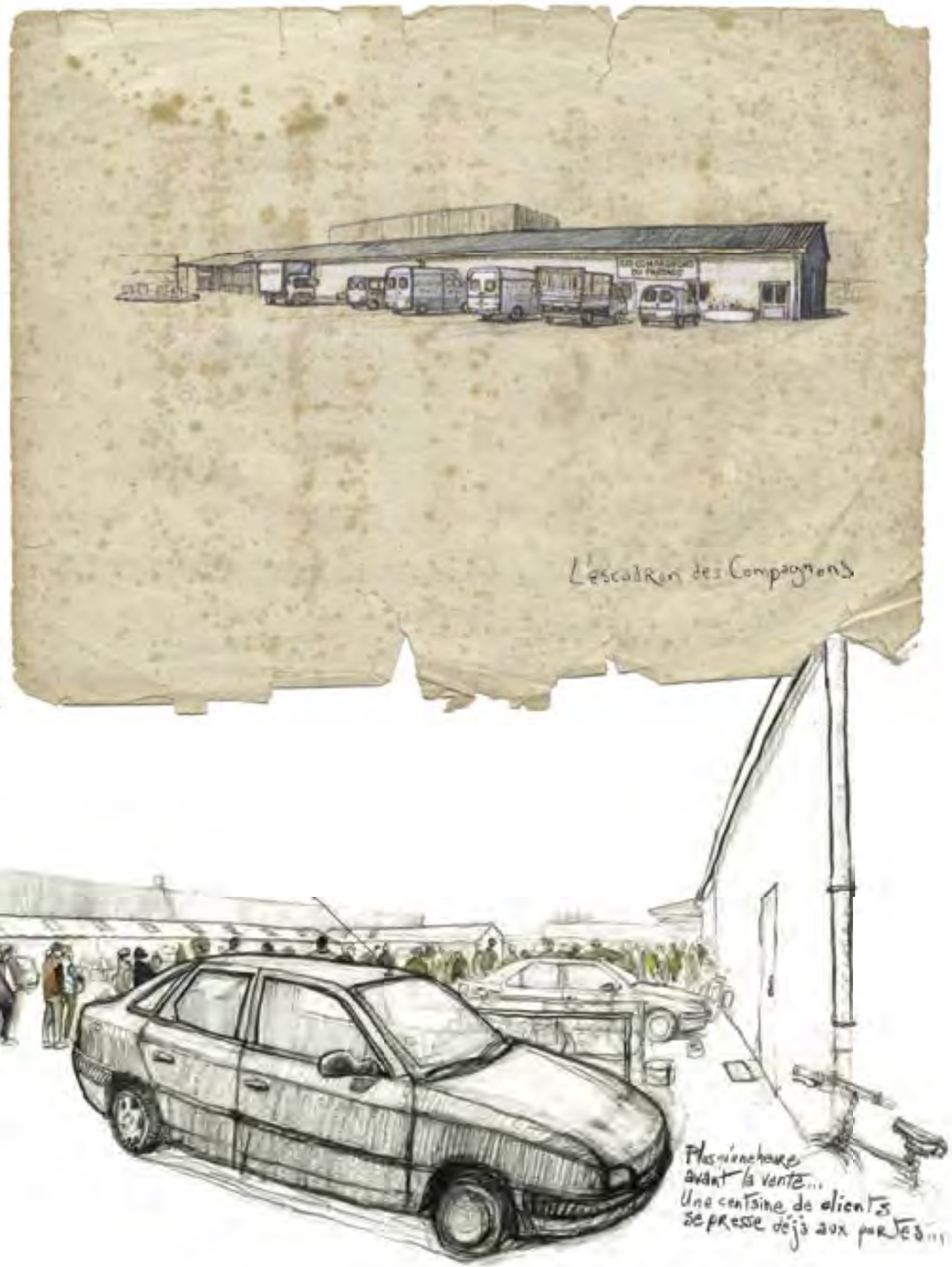
Barrées sur toute la longueur du trottoir, voitures et camionnettes forcent la procession de clients à arpenter la chaussée. Au portail de la communauté, deux gars forment un premier barrage filtrant. Jean-Claude, dit “la Fouine”, compagnon de la première heure, et Patrick, dit “le Phoque”, montent la garde. Pour l’instant seuls les véhicules des bénévoles sont autorisés à entrer. Les sésames ne seront ensuite délivrés aux clients que pour les achats volumineux.

Je montre page blanche.

“-C’est vous le journaliste?
-Ben... en fait, je suis plutôt dessinateur...”

Pas l’air vraiment convaincu, mais il daigne quand même ouvrir les grilles de la caserne d’Ali-Baba

Une nuée de bénévoles est déjà à pied d’oeuvre pour épauler les compagnons dans la préparation de la vente, qu’attendent fébrilement plusieurs centaines de clients. Certains patientent déjà, deux heures avant l’ouverture. Il plane une effervescence pleine de décontraction, on croirait les ultimes préparatifs d’une fête de famille ou d’une kermesse de village. Des gens s’embrassent en riant, ça court dans tous les sens à la recherche des “fonds de caisses” ou d’étiquettes pour “chiffrer les derniers arrivages”. Direction la réception.



Les hommes se bousculent au portillon, pour ne pas passer à côté de la perle rare, assurément si fouie sous les débarras. Un Compagnon les surveille de loin: "On devrait se reculer, parce que quand on ouvre, ils déboulent comme des fous, une vraie ruée vers l'or!"

la tornade blanche...

(sur le seuil)

Neuf heures. Nicole Gausseron, présidente fondatrice de la communauté, fait son entrée. C'est elle que j'ai eu au bout du fil, et bien qu'on ne se soit encore jamais vus elle me reconnaît au premier regard, venant me saluer avec le naturel d'une vieille connaissance. Premier miracle de cette drôle de Jeanne d'Arc, bien décidée à bouter la misère chaque jour un peu plus loin. Elle m'embarque pour une viste express du vaste entrepôt, distillant sourires et conseils, prenant des nouvelles de l'un, brocardant l'autre sur sa "tenue de gala". C'est qu'une vente est toujours une grande occasion, moment de rencontre rare et privilégié entre les Compagnons et "le monde extérieur". Chaque éclat de rire de cette femme, figure de proue de la communauté, fendille un peu plus le portrait que je me faisais de la dame patronnesse autoritaire, misérabiliste et maternante envers "ses" pauvres. Nicole me résume la vocation de l'association, "petite goutte d'eau locale dans cette mer de souffrance des plus démunis". Entre deux saluts elle esquisse l'ambiance du moment, les tensions à gérer au quotidien, les accidents sur un chemin toujours chaotique.

Quelques semaines plus tôt, deux compagnons ivres ont renversé une enfant juste devant le commissariat. Suite à ce drame, des bénévoles suggérèrent de fermer la communauté aux étrangers (les deux compagnons venaient des pays de l'est). "Et ils se disent chrétiens!" tonne la présidente tombée des nues.

Avant de me lâcher en terre inconnue, elle me rapporte l'intuition de Bernard Dandrel, co-fondateur de la communauté, pour souligner l'humilité de leur mission: "accompagner de notre amitié les laissés-pour-compte de notre société. Au gré des forces du moment, au fil des incidents et accidents qui surgissent. Rien de plus, mais aussi rien de moins et c'est pas à pas, sans projets, sinon ceux qu'ils désirent faire avec nous, sans les doubler sur leur chemin, que nous essayons de les rassurer. Ce n'est qu'à ce prix qu'ils retrouvent ce minimum de dignité nécessaire à tout être humain, pour se construire ou se reconstruire". Les hommes que nous croisons en coup de vent ne m'ont pourtant pas l'air aussi paumés que ce qu'elle laisse entendre.

Genèse d'une Communauté

Bien que l'émergence et le fonctionnement des Compagnons du Partage correspondent en tous points au Mouvement initié par l'abbé Pierre, la communauté n'est pas affiliée à Emmaüs. "Nous sommes cousins", précise la présidente. L'Introduction du Manifeste Universel du Mouvement Emmaüs offre toutefois la définition la plus juste du principe d'existence de ce type de communauté :

"Le mouvement Emmaüs est né en novembre 1949 par la rencontre d'hommes ayant pris conscience de leur situation privilégiée et de leurs responsabilités sociales devant l'injustice, et d'hommes qui ne possédaient plus de raisons de vivre, les uns et les autres décidant d'unir leurs volontés et leurs actes pour s'entraider et secourir ceux qui souffrent, dans la conviction que c'est en devenant sauveur des autres que l'on se sauve soi-même. Pour ce faire, des Communautés se sont constituées qui travaillent pour vivre et donner. En outre se sont formés des groupes d'amis et de volontaires qui luttent sur les plans civique et privé".

Comme chacune des communautés d'Emmaüs, celle des Compagnons du Partage réactualiserait ainsi, en lui donnant corps, la rencontre originaire de Jésus avec la Samaritaine, ou de l'abbé Pierre, le bourgeois rebelle, avec Georges, le criminel suicidaire. De cette rencontre naît le lien qui permet de bousculer et de dépasser le cloisonnement premier entre l'amour et l'amer.

Les gros camions des grands chefs...

Refuser de réduire quiconque aux stigmates du manque et de la souffrance : "Aucun homme ne vaut plus qu'un autre, quelle que soit notre apparence, nous partageons tous le même fond d'humanité", rapelle Nicole Gausseron, qui un jour de 1980 décida de quitter son métier de professeur de littérature pour se consacrer aux démunis.

Pierre Maghin, prêtre ouvrier, a dirigé la communauté en tandem avec Nicole dix années durant. De passage ce matin, il me souhaite la bienvenue "aux Compagnons", lieu qu'il me présente comme "le dernier maillon de la chaîne de consommation". Il a vécu avec les gars dans des conditions extrêmement précaires, jusqu'à ce que des ennuis de santé ne le poussent à se retirer. Sur les conseils de Claude Séchoy, un bénévole, la présidente responsabilise deux des compagnons : Jean-Jacques et Akwasi, deux des premiers hommes accueillis dans la communauté. Responsables autodidactes, sculpturaux, impulsifs voire colériques, ils se distinguent fortement du profil des travailleurs sociaux rompus aux sciences humaines et à la psychologie, à la tête d'autres communautés. Mais, de l'avis de tous les compagnons, les deux grandes gueules n'en sont pas moins attentives, dévouées et "justes".

"Et ça n'a jamais aussi bien marché", assure Nicole, qui croit fermement en ce principe de délégation des pouvoirs. "Le pari est gagné : les deux compagnons devenus salariés savent mieux que nous discerner la misère et la souffrance qui hantent celui qui vient sonner à notre porte. Nous sommes désormais chez eux".

"Je me trompe encore, ajoute-t-elle. Le regard de Jean-Jacques et d'Akwasi est très souvent plus percutant que le mien. Je me contente de veiller, à un minimum d'équilibre dans les repas (et tant pis s'il y a de la viande deux fois par jour), un minimum de propreté, de courtoisie, de tenue. Nous tentons juste de remettre un peu d'ordre dans du désordre, du non-structuré, du non-savoir."

Jean-Jacques prend en charge les relations avec les partenaires et les clients, sillonnant la région sur son 4X4 rutilant. Il vit dans un pavillon construit sur le terrain de la ferme, tandis qu'Akwasi, qui assure en permanence la direction de la communauté sur le terrain, dort dans une chambre "comme les autres". Directifs et omnipotents, les responsables ne sont pas à l'abri d'un paternalisme pouvant devenir nocif à l'autonomie des compagnons.

aces renfrognées, mettant au défi quiconque de dresser un profil-type du Compagnon. De tous âges et de tous horizons, ces hommes partagent d'abord l'expérience de l'exclusion. Le plus souvent célibataires, victimes de l'isolement, de l'injustice sociale, d'une rupture économique ou affective, marginalisés ou en voie de l'être, en conflit avec un corps malade, un pays en guerre, ils sont en quête d'un abri pour poser leur sac, peut-être d'un cocon pour se reconstruire.

Quelques-uns me scrutent d'un regard suspicieux ou vaguement narquois, se demandant ce que je fais là - je ne le sais plus très bien moi-même. Mais la plupart semblent franchement s'en tamponner comme de leur première ramasse. J'apprendrai plus tard à lire dans cette apparente indifférence une forme de politesse, une manière de ne pas s'encombrer de questions embarrassantes. C'est que des nouveaux, il en arrive dans la communauté chaque semaine.

ix heures, pause-café, rituel scrupuleusement observé qui rythme la journée. Le breuvage magique est censé "donner du courage" en substituant ses vertus excitantes à la traître euphorie de l'alcool. Rictus de stupéfaction à l'ingestion de cette boisson d'hommes, dont l'âpre fumet se mêle aux effluves du boudin mijotant déjà pour le dîner. C'est pendant le filtrage, au cœur des fibres de torchons multi-usages, que le tord-boyaux maison puise son arôme inimitable. Si les Compagnons peuvent s'en enfiler jusqu'à quatre marmites par jour, la plupart des bénévoles trouvent l'arabica-spécial-ferme "franchement dégueu". "Mais il est fait avec tellement de gentillesse qu'on ne peut pas le refuser" précise l'un d'eux en se servant discrètement un thé.

Les bénévoles se réunissent pour le café une heure après les Compagnons : première frontière entre les deux branches de la communauté, qui se côtoient sans vraiment se mélanger. Les trente compagnons prennent place autour de longues tables réunies en carré. On m'installe à la droite du chef. Place inconfortable du nouveau venu, de l'hôte forcément hostile. Exclu des reclus, je fais mine d'ignorer la gêne dans les silences et les coins dans les sourires.

Premiers Tête-à-tête
(Profils de Compagnons)

Les postulants Compagnons viennent de la rue ou de la route, guidés par le bouche-à-oreille, orientés par le foyer d'hébergement de Chartres, relâchés par la prison. À chaque départ succède bientôt une entrée. Il y a parfois des demandes en urgence au plus fort de l'hiver, Jean-Jacques ayant le dernier mot quant au choix du nouvel entrant. Les deux tiers des effectifs sont composés de compagnons de passage, anciens de la communauté ou routiniers du réseau Emmaüs, qui se présentent spontanément aux portes de la communauté. Nicole évoque la diversité de leurs parcours et de leurs attentes, qui varient en fonction du milieu d'origine, de l'âge, du nombre et du poids des échecs traînés :"On accueille entre 25 et 30 hommes, nombre-limite au-delà duquel le fragile équilibre risque de s'effondrer. Chaque année ils sont environ une quinzaine à traverser la communauté, très peu restent. Certains s'en vont au bout d'une heure, quelques rares veinards rencontrent une femme, d'autres meurent chez nous. Le plus ancien est là depuis 25 ans. Il y en a parmi eux quelques uns, peut-être 5%, qui se retrouvent là par accident" ajoute-t-elle, sous-entendant par "accident" que rien a priori dans leur ancien groupe d'appartenance ne les destinait à recourir un jour à une institution caritative. "Nous avons hébergé, le temps qu'ils reprennent pied, un médecin, un commissaire de police, un juriste. Les Compagnons savent qu'ils ne sont pas de chez eux, et les voient repartir sans rancune.

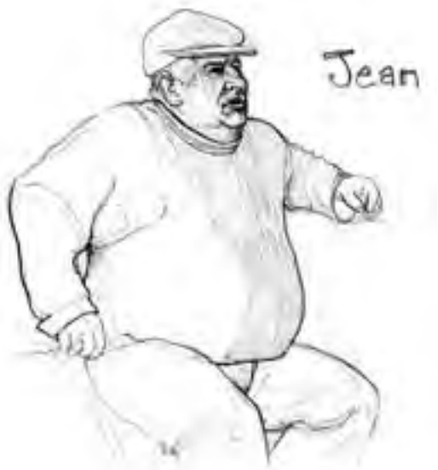
Mais les départs auxquels j'aurai l'occasion d'assister tout au long de l'année seront loin de susciter ces élans de liesse évoqués par la présidente. Les tentatives de retour à la vie "normale" semblent bien plutôt être vécues par le groupe sur le mode de la trahison, quand elles ne s'effectuent pas dans l'indifférence la plus totale, ou sous forme d'une fuite pure et simple. Le compagnon qui sort, a fortiori s'il "s'en sort", renvoie les autres à leur crainte du monde extérieur, à leur incapacité à couper le cordon ombilical avec l'institution.

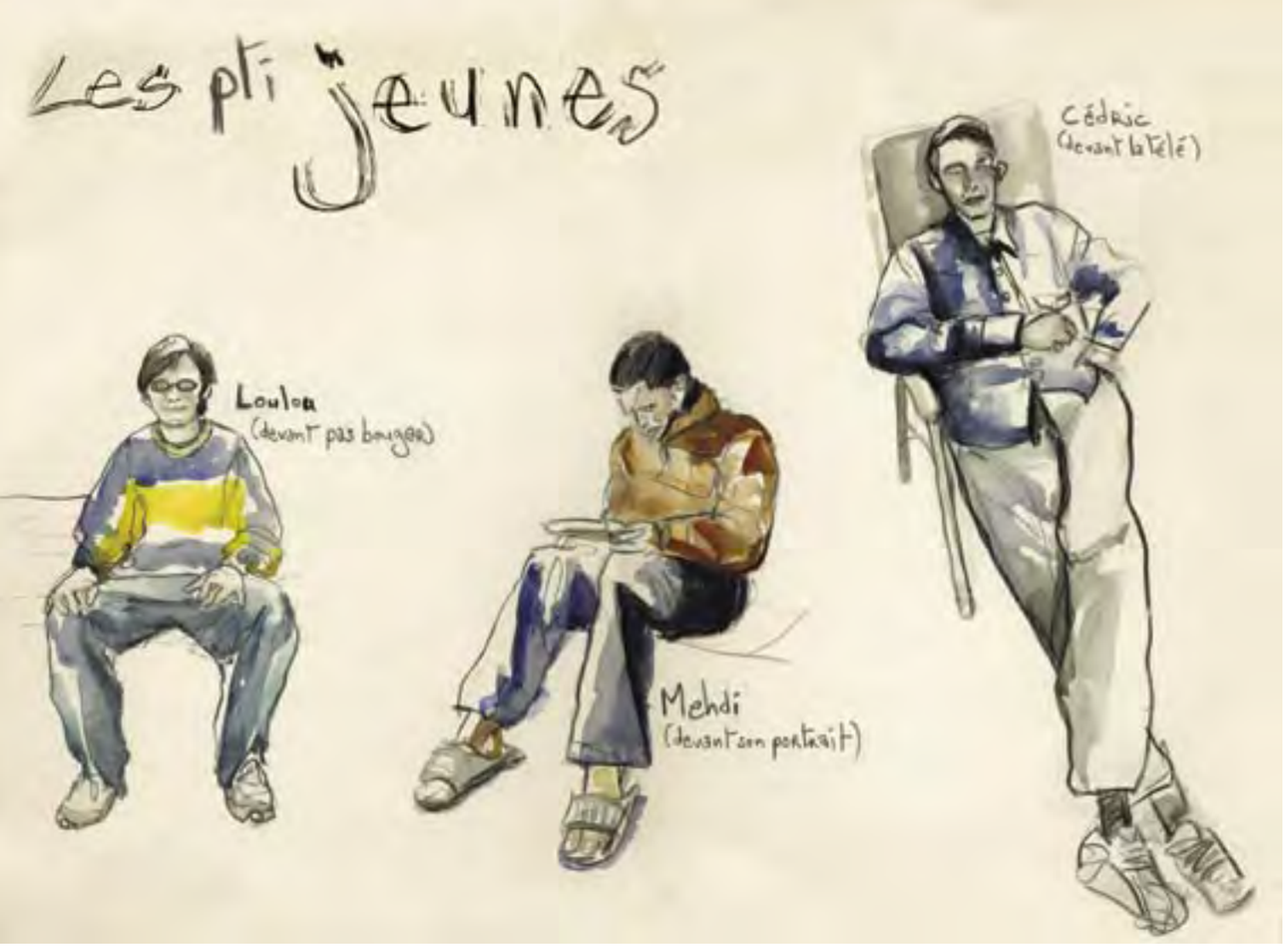
Les anciens

Nicole l'admet : "Les autres savent qu'ils ne repartiront pas, mais ils trouvent dans la communauté une ambiance, le minimum de tissu social sans lequel personne ne peut vivre. La plus grande des misères n'est pas d'être à la rue, mais de ne pas avoir un être au monde avec lequel partager la joie ou le désespoir". Ils sont une dizaine d'anciens à tenir les postes clés. Ils sont le noyau dur, le socle de la communauté. Outre les deux responsables, on trouve Jean-Claude et Sylvain à la ferme, Daniel au standard, Didier aux ramasses et à l'electroménager, Claude à la ferraille, Gérard à la cuisine, Papi Jeannot à l'atelier, Jean-Marc à la friperie, Christian aux chiffons, Patrick à la Banque Alimentaire, Petit Daniel aux livres.

Même si responsables et bénévoles ne cessent de rappeler qu'il n'y a pas de hiérarchie et que tous les postes se valent, la stabilité au sein du groupe demeure incontestablement un facteur d'estime et de pouvoir. La confiance gagnée au fil des ans permet de s'octroyer divers privilèges : outre l'acquisition d'une chambre individuelle, les plus anciens deviennent "maîtres" de leur espace de travail, ils en possèdent la clé, ainsi que la caisse les jours de vente. La présidente a fait le choix de s'en remettre à eux, mais reste vigilante à ce qu'ils n'imposent pas leur loi, sapant avec fermeté toute velléité d'injustice ou de racisme. Le prestige et la légitimation du pouvoir tient pour certains à leur participation à la genèse de la communauté, aux temps de la caserne désaffectée et infestée par les rats de la rue des Comtesses, période fondatrice de pauvreté extrême, commune à l'ensemble des communautés Emmaüs. La Fouine, qui a monté de ses mains les murs de la ferme, n'en voit que d'un plus mauvais oeil l'arrivée de nouveaux en quête de confort et de sécurité. Et, semble-t-il, plus particulièrement "ces faignants de noirs".

Le "bon" compagnon doit être polyvalent, capable de se coltiner n'importe quelle tâche. La présidente sermonne régulièrement ses ouailles, leur rappelant que les avantages personnels doivent être sacrifiés au profit de la bonne marche du groupe. "Si on a besoin de vous temporairement à un poste qui ne vous convient pas, il faut y aller quand même". Elle ne comprend pas que l'on puisse parler de "réinsertion" pour des hommes qui n'ont parfois jamais été insérés. Cette existence en vase clos, partage de conflits comme de complicités, où se tissent des liens si puissants d'identification que certains les qualifient de "familiaux", représente en effet pour certains un statut d'insertion qui ne pourra être dépassé.





Christian, dit Loulou

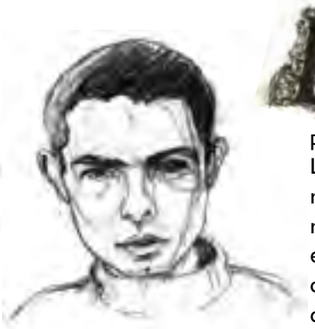
Loulou a intégré la communauté dix mois plus tôt, après dix ans aux Emmaüs de Maisons-Alfort et deux ans à ceux de Chartres. Il commence à connaître les ficelles du métier.

"Quand tu débarques, il faut vite imposer la loi si tu veux pas te faire bouffer tout cru. Si t'arrives à supporter le rejet des premiers mois, t'auras alors prouvé que t'as bien les pieds communautaires."

Mehdi

Les "bonbons magiques" que Mehdi gobe quotidiennement sont les seules substances d'évasion auxquelles il s'autorise le droit de la communauté. Pour le reste, il gère sa vérité. Ses regards en fissures sur la chape de ruthisme qui plombe les Anges. Brèves élucubrations chimiquement qui ont au moins le mérite d'animer la compagnie. On lui tend un journal : recette à l'italienne et voilà qu'il prend l'accent sicilien pour imiter Hollywood en braquages et bagnes avec ses potes de la Cosa Nostra.

Le matin, ne lui parlez pas, il vous enverra promener. Il a toujours le regard de compassion. Puis c'est la litanie et le plongeon au fond de leurs assiettes.



Les plus jeunes ne sont généralement que de passage : ils réalisent bien vite que l'association ne leur propose aucun projet véritable d'avenir extracommunautaire. Les compétences acquises n'étant pas reconnues à l'extérieur du réseau Emmaüs, ils redoutent à juste titre de se trouver maintenus en marge du circuit productif. Ils ne seront que trois jeunes, devenus les fils adoptifs de cette famille de "vieux garçons", à demeurer plusieurs mois aux Compagnons, avant d'être finalement renvoyés ou hospitalisés.

Cédric

Récemment débarqué aux Compagnons après trois années de résidence au foyer des Jeunes Travailleurs de Chartres, Cédric est parvenu, à force de discrétion et de modestie, à se tailler une petite place dans la communauté – malgré un impressionnant cabanon de 2 m² construit à son seul bénéfice et qu'il protège jalousement de la convoitise générale. Pas question pour lui de se laisser distraire par les sollicitations de la journaliste de la gazette régionale venue le prendre en photo pour illustrer un article sur la fermeture du foyer. Il y passait de nombreuses années dans une chambre individuelle pour 324 francs par mois. La loi commune exigeait : TRAVAILLER. Cédric a une formation de peintre en bâtiment mais préfère aujourd'hui celle de peintre vitrier-ferronnier.

Sans-papiers

Ils viennent du Zaïre, du Bénin, d'Algérie, de Côte-d'ivoire ou d'ailleurs, et forment une enclave dans l'institution, qui n'est pour eux qu'une zone de transit avant les squats, les foyers d'hébergement parisiens ou un retour au pays. Très peu supportent les longues années d'attente vers une improbable naturalisation, malgré l'exemple d'Akwasi qui, régularisé grâce à une requête de la présidente auprès du préfet, exhorte ses compatriotes souvent désemparés à "deux choses : courage et patience". Avant de conclure, péremptoire, que "c'est Dieu qui fait tout". Une copie de la lettre authentifiant sa naturalisation, signée du Président de la République, est exposée dans le couloir du bric-à-brac, relique adorée invitant à l'espoir et à la confiance.

Ce qui frappe d'abord chez Michel, c'est la douceur mélancolique de son sourire. Cent kilos de masse musculaire finissent ensuite de désarmer les détracteurs les plus féroces.
Parachutiste pendant douze ans dans l'armée du Zaïre, il a fait la guerre du Tchad.
"J'ai beaucoup tué." Une poignée de syllabes qui suffit à expliquer le détachement du ceinture noire de judo, à l'égard des querelles intestines et dérisoires qui sans cesse ébranlent la communauté.
Il ne reviendra pas à la rentrée de septembre.

Ousmane est venu en France pour participer au championnat national de Taé kwon do. Conscient que l'amélioration de sa situation dépendra de son classement, il s'entraîne tous les jours, au grand bonheur des enfants d'un compagnon.

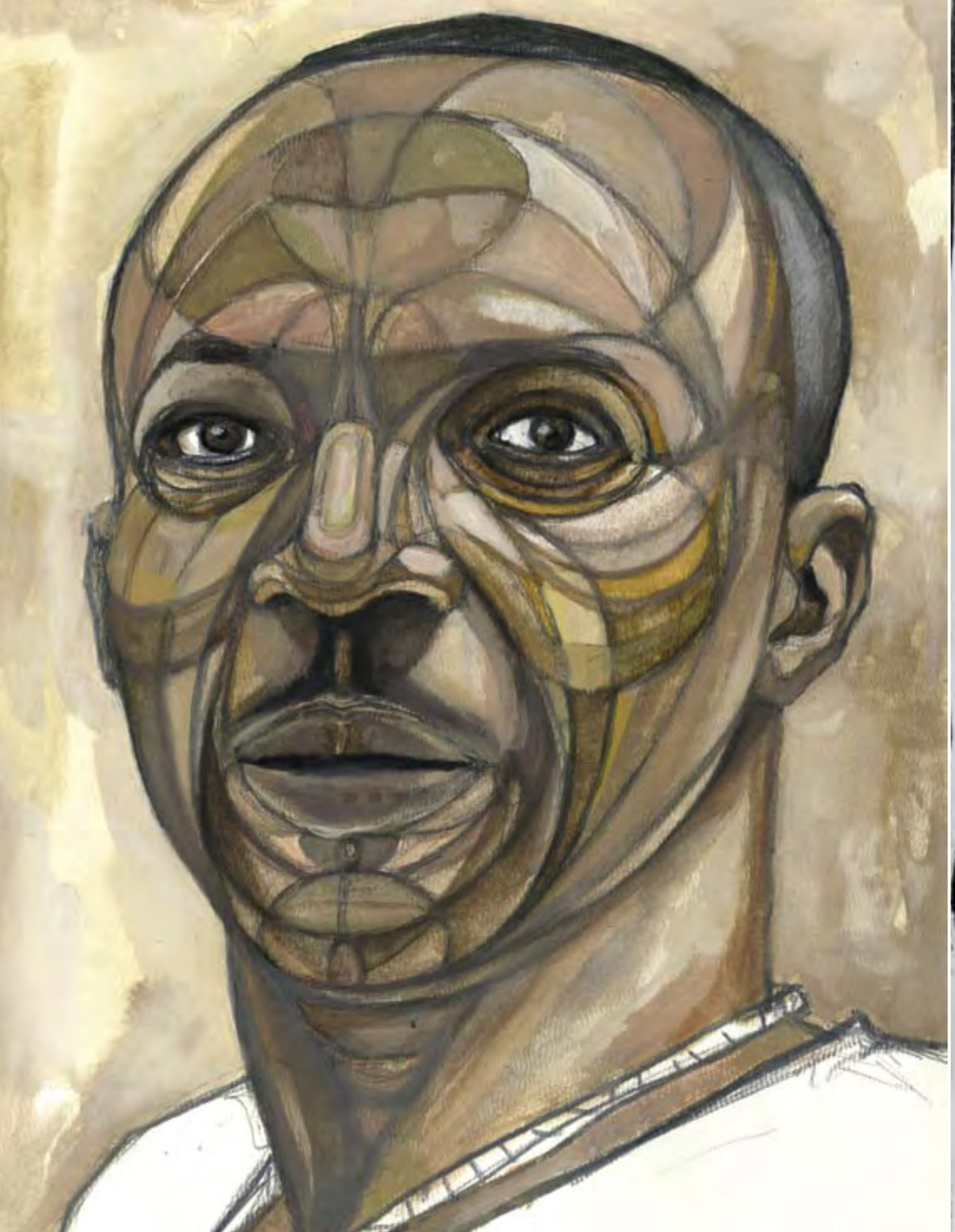
Consciente que le préfet ne peut accéder à toutes les demandes, la présidente se voit contrainte d'opérer un tri, ne sollicitant un avis favorable "qu'après plusieurs années dans la communauté, lorsque l'homme a su faire preuve, non seulement de son désir, mais surtout de son aptitude à s'intégrer". Pas toujours facile, les haines raciales s'envenimant vite dans cet univers de précarité. "Ça devient noir de monde, ici", vocifère le chauffeur alors que je grimpe pour la première fois dans le minibus. Tout le monde ne peut donc être logé à la même enseigne, malgré les promesses de l'effigie des Compagnons, dessinée par Philippe, le mari de Nicole : une silhouette gracile s'épanouissant dans l'enceinte protectrice d'un cercle azur, Christ fragile aux bras résolument ouverts.

ZAZA ET RAYMOND
- Samedi 22 mars

S'amusant de me voir chaque soir inspecter les poubelles de la librairie à la recherche de supports, Raymond me lance, narquois: "Vous les Français, vous les aimez vraiment vos papiers!"

Je propose à Zaza une partie de basket. Ses jambes athlétiques se lancent dans un ballet hallucinant pour la défense du ballon. Je lui dis par provocation qu'il devrait faire de la danse, il me rétorque qu'il évolue depuis l'âge de sept ans dans le ballet national russe, ce qu'il me prouve aussitôt vidéos à l'appui. Les sorties étant interdites, il ne peut plus s'entraîner. J'ai entamé le match avec un clandestin, je l'achève avec un fantôme, était-ce

Raymond — belle plante en attente de naturalisation

Hamid a fui l'Algérie où il était militaire. Il a appliqué les préceptes d'Akwasi durant les deux années passées aux Compagnons: donner sans attendre de recevoir. Après avoir essuyé deux refus de l'OFPRA, il est le second compagnon en vingt ans à bénéficier des faveurs du haut fonctionnaire

Mohammed est peu loquace. Il ne se sent pas à sa place. Plus que quelques semaines à tirer avant de toucher sa retraite et de retrouver son indépendance. En attendant, il occupe le poste relativement privilégié de cuisinier.